

L'amitié, l'amour, voilà bien ces grands mots qu'on utilise, le plus souvent, à tort et à travers sans en connaître ni la véritable valeur, ni la profondeur.

Ils font partie de tous ces vocables qu'on exprime facilement dans notre langage quotidien, dénués de toute sincérité de nos actes, de nos pensées, ils ressemblent à toutes ces coquilles vides, parce que nous ne savons pas les formuler.

L'on a coutume de jeter à l'aveuglette, des phrases du genre « je t'aime, tu es ma meilleure amie », est-ce qu'on le pense véritablement avec le cœur, est-ce que nos paroles sont le reflet de la pensée du cœur ?

Où s'agit-il tout simplement des moments d'égarement éphémères pour pouvoir impressionner l'autre ?

Prenons le cas du terme amitié qui peut être prononcé plusieurs fois par une personne dans la journée au point qu'il est tombé rapidement dans une profonde banalisation, si pour les adultes, un ami est celui qu'on prend généralement pour confident, à qui on révèle les secrets les plus intimes, celui avec lequel on se sent parfaitement bien, et par qui on est sûr de n'être jamais trahi, les adolescents envisagent le concept d'amitié autrement.

Cantonnée dans un langage de jeune, l'amitié est beaucoup plus naturelle, plus spontanée pour ne pas dire innocente, elle requiert moins d'exigence. Un ami, est celui avec qui nous partageons tout, c'est ce jumeau ou cette jumelle que nous avons en face de nous, qui nous renvoie notre propre image, autrement dit, qui est le prolongement de nous et pour lequel nous consentons à faire des sacrifices afin de voir l'autre moi heureux.

L'amitié se mérite, elle peut se trouver à des milliers de kilomètres, comme le grand amour, on peut le dénicher au moment où l'on s'attend le moins.

Gabao s'était entourée de personnes, de camarades qu'elle considérait comme des amis, parce qu'ils s'amusaient tous ensemble, parce qu'ils organisaient des sorties entre jeunes de leur âge, mais à bien y réfléchir, il n'y avait aucune attache particulière qui puisse conclure que telle personne était son amie au sens vrai du terme, son autre elle, car il s'agissait le plus souvent de relations superficielles naissant ou se défaisant à tout moment, du jour au lendemain, sans regrets, car l'on pouvait facilement remplacer ce genre de liens par un autre.

Ce jour-là, elle apprit qu'elle quitterait son pays natal pour l'Europe. Elle était loin de soupçonner qu'elle vivrait en exil longtemps. Presque le quart de sa vie.

Elle ne se doutait pas du changement qui s'opérait petit à petit dans son existence ; jeune fille qu'elle était, baignant encore dans l'innocence et l'insouciance de son avenir de femme, le voyage qu'elle entreprendrait n'était qu'une question de temps, de minutes, de secondes, se persuadant qu'elle reviendrait bientôt fouler la terre de ses ancêtres.

Tout quitter pour un pays inconnu, tout quitter pour une culture étrangère laissant derrière elle ses amis, ses proches, ses camarades. Tout ce qui faisait partie de son être, de son essence, semblait comme mourir à petit feu : comme si elle refermait le dernier chapitre de sa vie, mais sur une note interrogative, laissant place aux appréhensions, aux inquiétudes d'un lendemain et d'un surlendemain dont elle avait du mal à tracer les contours d'un soupçon de visibilité. Elle ne pouvait pas présager qu'une relation de cette importance, porteuse d'espoir pour elle et pour l'humanité changerait le cours de l'histoire.

Ce fut un soir, sous une chaleur suffocante que la compagnie transatlantique décolla du ciel africain. C'était la première fois qu'elle prit l'avion, terrorisée encore par la peur, de voler dans les airs. A chaque secousse, son cœur se nouait, se demandant si elle arriverait à destination. En ce temps-là, les catastrophes aériennes étaient fréquentes du fait de l'instabilité climatique.

Elle s'arma de courage, et s'affaissa sous son siège.

L'Europe l'avait cruellement arrachée à sa terre, elle revit encore, ses derniers instants en compagnie de ses amis, les adieux, les paroles non prononcées qui en disaient long.

Elle se remémora de son quartier, de la maison dans laquelle elle avait toujours vécu, et qui était prête à l'accueillir à nouveau, une fois qu'elle retournerait en Afrique.

A bord, le silence pesait. Dans les airs, elle ressentit une sensation de froid, elle qui avait toujours connu les périodes de forte chaleur. De plus, les vêtements légers qu'elle portait n'arrangeaient pas les choses, lui collant à la peau. Elle eut du mal à s'endormir, à trouver une position confortable, ne cessant de se tourner de droite à gauche, et de s'agiter dans tous les sens, le malaise était fort perceptible.

Finalement, la nostalgie de son passé la plongea enfin dans une espèce de sommeil comateux au point qu'elle eût du mal à se réveiller. Une jeune hôtesse souriante lui proposa un petit-déjeuner assez copieux.

A sa descente d'avion, sa nouvelle terre d'accueil la reçut dans un cadre à la fois austère et inhospitalier. La chaleur humaine d'Afrique laissait place à la froideur des Européens.

Le froid hivernal lui glaça le visage, comme si elle reçut une gifle. Son corps tremblotait, sa tenue vestimentaire trop légère pour la saison, attirait les regards des voyageurs :

Elle était devenue le point de mire, l'objet de curiosité, comme si elle venait d'une autre planète : c'est à ce moment-là qu'elle constata une première réalité française, celle de la rigueur du climat, énormément de choses la séparaient assurément de ce monde qui l'avait reçue en immigrée. En même temps, elle lui fit voir un aspect de la vie auquel elle n'avait pas pensé et qu'elle n'était pas du tout prête à vivre pour l'instant : se moquaient-ils d'elle, ou l'avaient-ils tout simplement en pitié ?

Beaucoup de questions pour ne trouver que peu de réponses.

Elle avait l'impression de débarquer dans une nouvelle vie, tout ce qu'elle voyait autour d'elle rimait avec gigantisme : L'immensité des bâtiments, les grandes tours dominantes donnaient parfois l'impression d'atteindre le ciel. Les tramways, le métro, les bus climatisés, la rapidité de la vie, l'accélération du temps, se sentait-elle dépassée par tout cela ? Au fond d'elle, elle éprouva un sentiment de confusion mêlé au doute, elle eut du mal à s'adapter.

Encore secouée par le changement radical qui s'opérait dans sa vie, elle basculait face à deux mondes. D'un côté, un monde développé et de l'autre, celui en voie de développement, encore primaire dans bien des domaines. Elle était le train d'union entre deux continents. Peut-être, arriverait-elle à rapprocher les deux rives qui se différenciaient sur bien des plans.

Elle parviendrait peut-être à importer en Afrique, toute la technologie européenne et son savoir faire susceptible de servir son continent et apporterait à l'Europe ce qu'elle calquerait de positif en Afrique, elle se rendit compte de l'immensité de sa tâche, elle était ce porte-parole tant attendu, ce médiateur, appelé à concilier deux espaces continentaux diamétralement opposés mais qui avaient besoin de conjuguer ensemble le même verbe.

Mais avant qu'elle ne parvienne à cette conclusion, elle admit qu'il y aurait bien des sacrifices à fournir des deux

côtés, que ce soit de la part de l'un ou de l'autre, le pari n'était donc pas insignifiant.

Sa littérature était florissante, elle s'intéressait à l'évolution du monde, à l'état des relations entre son continent et le reste du monde. La responsabilité politique de son père l'y aidait beaucoup, lorsqu'elle avait du mal à faire ses devoirs, son père lui expliquait comment contourner les difficultés, afin de trouver la bonne solution, en se référant aux exemples de la vie courante.

Un train, pour pouvoir avancer, n'a-t-il pas besoin de la marche de tous les wagons ?

Elle venait à peine de débarquer sur la terre d'accueil que des projets enrichissaient déjà son esprit. Dans la voiture qui l'accompagna à son domicile, elle échangea quelques propos avec la voisine qui s'occuperait d'elle en attendant l'arrivée de ses parents.

Elle contemplait à travers le véhicule, les infrastructures françaises, le croisement d'autoroutes qui abritaient des centaines de déplacements de voitures par jour, et l'importance des flux de circulation. Elle avait l'impression de se retrouver sur la scène d'un de ces dessins animés chinois qu'elle appréciait tant, sauf que là, elle était bien réelle, au cœur de l'action. Ce n'était pas le fruit de son imagination, encore moins, le scénario d'une télé-réalité.

Lorsqu'elle regagna la villa qu'on avait mise à sa disposition, quelle ne fut pas son émerveillement, tant elle était belle, elle correspondait parfaitement à ce qu'elle avait toujours espéré même dans ses rêves les plus fous.

Elle lui rappelait la maison qu'elle avait laissée en Afrique et qui l'attendait telle une maman qui s'impatiente de voir son enfant après une longue absence.

Elle s'introduisit avec hésitation, jamais, elle n'avait vu d'aussi beau, une décoration stupéfiante, une architecture authentique, un style rappelant la période médiévale mais répondant aux attentes de l'époque contemporaine.

La cuisine et le séjour étaient aménagés selon des motifs arabesques, les tons chauds et la décoration en pierres précieuses provenaient d'Asie, des carreaux de faïence, symbolisant toute une richesse artistique, les multiples couleurs chatoyantes tapissaient tous les murs de ces pièces : le bleu, le vert l'émeraude, le mauve reflétaient une nostalgie d'une époque passée où l'art connut son apogée. La chaleur qui se dégageait de ces pièces lui donnait l'impression d'être en Afrique, elle provenait d'un système de chauffage intérieur dont elle ignorait le fonctionnement. On lui montra les radiateurs, l'enclenchement du chauffage central, le changement de saison, à quoi correspondaient l'été, le printemps, l'hiver, l'automne.

En ce moment, c'était l'automne, les arbres perdaient leurs feuilles, la nature perdait sa beauté, son joli ramage, cela lui donnait un aspect grisâtre.

Les voyages forment les individus et leur permettent une véritable ouverture de l'esprit. Il était toujours bon d'apprendre des autres cultures.

Le savoir a besoin d'être distillé. La vie n'est-elle pas un éternel et long apprentissage ? L'individu doit toujours rester réceptif, prêt à parfaire son savoir, celui-ci doit être universel et accessible à tous.

Elle apprit comment il fallait régler la température intérieure du chauffage pour que la chaleur ne fût pas étouffante et pour qu'elle ne mourût pas de froid si elle était trop basse, elle visita toute la demeure, et elle commença à rédiger ses mémoires, tout en souriant, elle devait s'adapter à cette nouvelle vie.

Elle écrivit de longues lettres à ses amis d'Afrique leur relatant toutes les premières impressions de son séjour, les mots, les phrases lui venaient aisément comme si elle lisait dans le miroir de son esprit.

Ce fut un sommeil paisible, elle se leva avec difficulté, la fatigue de la veille l'avait assommée, le changement de climat, le décalage horaire avaient eu raison d'elle.

Elle se leva vers dix heures du matin, elle se rendit au collège pour valider son inscription en sixième. Lorsqu'elle arriva devant la porte d'entrée, elle hésita. Allait-elle pouvoir s'exprimer aisément ? Elle avait encore son accent africain, arriverait-elle à se faire comprendre ?

Gabao n'était pas complexée par ce qu'elle était, mais elle avait remarqué que les Français parlaient avec un débit rapide, parfois, elle avait du mal à saisir tous les mots.

Elle se dirigea vers l'administration et elle fut l'objet de toutes les curiosités de par sa tenue vestimentaire inappropriée pour la saison et sa coiffure hors du commun, typiquement africaine, les tresses dont les gens sont friands un peu partout dans le monde et qui est l'expression même de l'identité négrière. La négritude se représentait aussi par le look, l'authenticité de la coiffure.

Elle apostropha une dame qui passait à toute allure :

— Pourriez-vous, s'il vous plaît Madame, m'indiquer le bureau des inscriptions ?

La dame dans sa hâte lui indiqua. Elle arriva dans un bureau assez vaste où quatre secrétaires saisissaient des dossiers sur des ordinateurs. Elle avança d'un pas nonchalant.

— Bonjour Mesdames, je viens à peine d'Afrique et je viens pour confirmer mon inscription au collège.

L'une des dames la dévisagea.

— Mais n'avez-vous pas froid, Mademoiselle, ne craignez-vous pas d'être malade en attrapant une grippe ?

Une grippe, mais qu'est ce qu'elle entendait par cela, elle connaissait le paludisme, la fièvre jaune, mais pas la grippe, il s'agissait certainement d'une maladie des blancs ?

Elle rétorqua,

— Qu'entendez-vous par grippe ?

La dame lui expliqua ceci :

— Vois-tu, comme tu viens d'un continent, où il fait extrêmement chaud toute l'année, ici en France, il y a des changements climatiques durant l'année, c'est-à-dire trois

mois c'est l'été, après, c'est l'automne, puis le printemps, enfin l'hiver qui s'installe en décembre et souvent rigoureux, les températures chutent énormément, descendant sous la normale saisonnière, tu peux tomber malade à cause du froid. Si tu ne t'habilles pas chaudement, si tu ne portes pas de pull, de manteaux, tu peux t'enrhumer facilement, tu as des quintes de toux et tu peux avoir de la fièvre, cela peut également compliquer tes voies respiratoires. Ta chemise, même si elle est à manches longues, n'est pas adaptée au climat du moment. Tu dois changer complètement ta garde-robe, et te procurer des vêtements d'hiver. Est-ce que tu as bien compris ?

— Oui Madame, mais où puis-je me les procurer ? questionna Gabao timidement.

— Pour une demoiselle de ton âge et venant d'Afrique de surcroît, tu t'exprimes bien, en plus de cela avec politesse. Dans ton pays, on parle français ou parle-t-on d'autres langues ?

Elle trouva cette question un peu déplacée, empreinte d'ironie, mais elle marqua une pause pour répondre, elle devrait choisir ses mots, pour souligner l'idiotie de la question.

— Pour sûr qu'on parle le français. Le français est notre langue vernaculaire. Il est vrai qu'il y a de multiples dialectes, mais l'on ne se comprend que par le français, c'est cette langue qui fait l'unité dans mon pays et cela est le cas pour bon nombre de pays africains, colonisés par la France.

Par fierté, elle ajouta :

— Mais l'on ne se sent pas déracinés tout de même, nous respectons et sauvegardons nos coutumes et us qui font partie de notre patrimoine culturel.

La dame en tailleur bleu insista :

— Oui, je comprends tout à fait cela, mais comment se fait-il qu'une jeune fille comme toi t'exprime avec des mots d'adulte, avec courtoisie, tes parents sont certainement issus d'un milieu respectable.

L'adolescente répondit :

— Oui, mon père travaille dans la fonction publique et ma mère se distingue dans la santé. Je reconnais que je suis née dans un milieu convenable, mais il y a des tas de gens qui viennent d'un milieu différent du mien, et qui s'expriment tout aussi bien que moi, je ne suis pas une exception à la règle.

— Comment se fait-il que tu sois venue seule sans être accompagnée d'un adulte, où sont tes parents, ne sont-ils pas venus avec toi ?

— Si, ils viendront me rejoindre plus tard.

— Tu es bien courageuse comme fille, et tu es infiniment intelligente. Sans perdre de temps, je vais vérifier les informations te concernant, s'il y a des erreurs, signale-les moi pour que je les rectifie. C'est bien compris ?

Dès qu'elle eut confirmé son inscription, elle pensa à s'acheter des vêtements.

Elle ne maîtrisait pas encore la gestion de l'euro, de plus, les chiffres et les calculs n'étaient pas son fort. Arriverait-elle à s'en tirer sans qu'elle ne paraisse trop gauche ? Elle se rendit au centre commercial et repéra une boutique « fashion » qui lui convenait. Elle compara les prix, perdue dans ses comptes, elle recherchait l'équivalence en FCFA.

Elle observa l'attitude des autres acheteurs qui ne s'offraient pas les vêtements à prix réel, ils marchandait, elle aussi voulut en faire autant. Arrivée à la caisse, elle déposa sa marchandise, la vendeuse, une blonde aux yeux bleus la regarda avec curiosité et lui dit cent euros le tout.

Elle calcula mentalement que cent euros valent à peu près cent mille FCFA, ce qu'elle trouva excessivement cher pour le peu d'articles qu'elle avait choisis. Elle dit à la vendeuse :

— Vous ne pouvez pas baisser un tout petit peu, pour que je puisse au moins prendre d'autres vêtements en plus ?

La vendeuse lui expliqua que les prix étaient déjà au rabais, elle ouvrit son porte-monnaie et compta ses économies, elle avait à peine cent euros qu'elle devait de gérer strictement en attendant l'arrivée de ses parents, mais d'un autre côté, il fallait qu'elle s'achetât des vêtements pour se protéger du froid. D'autres clients attendaient impatiemment, certains grognaient déjà à cause de la lenteur du service, pressés de rentrer chez eux. Finalement, la petite exilée répondit :

— Je n'ai pas assez madame, je prends pour l'instant ce pull et le pantalon velours, je laisse le manteau et les autres effets. Je repasserai plus tard pour les chercher.

La caissière la regarda avec insistance, et comprit qu'elle n'était pas d'ici, la timidité et la gêne qu'elle arborait lors de cette situation délicate s'expliquaient par le fait qu'elle venait d'arriver dans un pays qui n'obéissait pas aux mêmes données économiques. Et qu'elle n'avait jamais été sujette à ce genre de difficultés.

— Vous me devez trente euros.

— Les voilà.

Gabao les lui tendit.

— Voici vos effets et le ticket de caisse.

La caissière ajouta :

— Le magasin espère vous compter parmi les prochains clients en cette période de soldes.

La période des soldes, qu'est ce qu'elle entendait par ça, sans trop vouloir se ridiculiser elle rétorqua :

— Merci Madame.

Elle sortit d'un pas nonchalant, s'imaginant tous les regards braqués derrière elle, derrière cette étrangère qui n'avait pas encore assimilé le fonctionnement de la société occidentale en l'occurrence la société française.

Elle aurait aimé, à cet instant, se trouver chez elle, dans son pays, où les choses lui paraissaient plus simples, les choses vont lentement, les gens prennent tout leur temps, ils ne sont jamais appelés à courir comme des fourmis. Ils vont à leur propre rythme.